

Chéryl Moulié  
 Elisabeth Gaudemer  
 08 mars 2011

## VIVE LA PSYCHANALYSE SANS TITRE

Après lecture du quatrième chapitre du « Manifeste », *La cité, dans la psychanalyse*, on retient que la psychanalyse n'est pas dissociée de son temps, que la relation avec la « cité » est **bidirectionnelle** et qu'en fonction des changements sociaux, son statut problématique et dérangeant au sein de la cité reste inchangé mais, peut muter jusqu'à la mettre en danger de mort ou pire encore, que la psychanalyse elle-même ait envie de se laisser mourir.....

Mais quel lien entre ce nouveau mode de subjectivité et la place actuelle de la psychanalyse, « (...) *que d'incompatibilité est devenue antinomie* »?

Qui lui veut du mal à ce point ? L'état ? Qui se dessine comme le garant du sécuritaire, du risque zéro, de la prévention, de l'évaluation, de la traçabilité ? Le contrôle étatique ne remplit-il pas cette fonction apaisante tant recherchée par la société actuelle ? Lisant le monde.fr, un lecteur répondait à un autre, concernant la criminalité en France : « *aujourd'hui tu as les mêmes chances de te faire agresser qu'il y a vingt ans, sauf que la police a 90% de probabilités de trouver ton meurtrier* ». Un peu tard pour vous être utile...

La psychanalyse ne dénonce-t-elle pas le lien social dominant ? De ce fait, ne représente-t-elle pas une menace pour ce nouveau sujet qui ne veut que jouir de tout et tout le temps ? Mais il faut être fou, qui veut de la castration aujourd'hui ?! Pour le « *vulgus populus* » une psychanalyse : « *cela fait mal, il faut tout raconter, il faut remonter à l'enfance! Vous imaginez, mon enfance ; mais je ne veux pas parler de mes parents! Qu'est-ce que cela va changer si c'est dans le passé ? Je vais sortir en pleurant à chaque fois! Je vais devoir parler de ma sexualité ?* » En effet, vous allez pouvoir parler...

La psychiatrie de l'anticipation avec ses traitements retard et ses pilules du bonheur, les psychothérapies sous toutes leurs formes : anciennes, nouvelles, à venir, hybrides ne promettent qu'un « *bien-être* » à court terme, qui se traduit en performance, en productivité. Une chose est sûre, l'état n'ordonne qu'un : « *consomme et tais-toi!* ».

La consommation à tout crin crée un nouveau faux manque qui pousse plus à l'envie qu'au désir. Elle est une forme de mise en danger, de passage à l'acte ; et de par sa répétition assimilable à la pulsion de mort. Elle peut

entraîner la précarité et conduire ainsi à contourner la question du désir et du manque. Comment avoir envie de parler si on n'a pas envie de se confronter au manque ?

Et que peut faire la psychanalyse, si on ne lui demande rien, si elle fait l'objet de mauvaise publicité, si on la traîne sur des plateaux de télévision ?

Mais cela importe-t-il vraiment ?

A propos de la psychanalyse, on se pose depuis toujours les mêmes questions. Est-ce que la psychanalyse est acceptable pour l'ordre établi ? L'ordre établi a toujours été virulent contre la psychanalyse. L'offre reste la même, mais c'est le besoin qui s'est substitué à la demande. Les psychothérapies ont bien compris ce système et crée l'offre en fonction du symptôme. Elles utilisent le symptôme pour s'inscrire dans le discours capitaliste. Serait-il possible de comparer l'envie d'acquérir un objet à la consommation de techniques que proposent les psychothérapies ? Ce n'est plus le discours du maître qui s'oppose au discours de l'analyste mais le discours du capitalisme.<sup>1</sup>

Qu'en serait-il de la psychanalyse, si l'état venait à lui faire de la propagande ? Ne serait-elle pas victime d'une mode, d'une forme de religion, prisonnière du discours dominant ?

Serait-ce meilleur ?

\*\*\*

---

<sup>1</sup> L'envers de la psychanalyse, *Le séminaire*, livre XVII, 1969-70, Seuil 1993, sa théorie des quatre discours.